

◆ Première partie ◆  
FAMILLES D'ESPRIT

Le « tracé » de la vie de Marguerite Yourcenar, esquissé par G. Péliissier, révèle le caractère central — et réitératif — de l'entreprise des *Mémoires d'Hadrien* : composition, entre 1924 et 1926, au sujet d'Antinoos (au nom ainsi orthographié d'abord), d'un récit dialogué, refusé chez l'éditeur pressenti ; recherches continuées jusqu'en 1929 pour mieux cerner le personnage d'Hadrien, recommencées en 1934 puis en 1936-1937 ; abandon et oubli de ces tentatives jusqu'à l'arrivée, en janvier 1949 aux États-Unis, où l'écrivain, d'ailleurs en panne d'inspiration, est exilé depuis dix ans, d'une malle envoyée de Suisse contenant, parmi beaucoup d'autres papiers destinés à la poubelle ou au feu, une des ébauches, sur quelques feuillets, du projet ancien. C'est en 1951 que Plon acceptera d'éditer l'ouvrage, écrit dans la ferveur de l'inspiration retrouvée entre 1949 et 1950.

Il y a chance pour que les oscillations d'Hadrien entre l'épicurisme et le stoïcisme, qui sont les deux arrière-plans philosophiques de son époque, aident à concevoir les attitudes fondamentales devant la vie de Marguerite Yourcenar elle-même, pense C. Bouttier-Couqueberg. Ajoutons qu'elle a tenu à s'effacer complètement derrière son personnage et s'est refusée, jusque dans sa prétendue « autobiographie » du *Labyrinthe du monde*, à conclure réellement le fameux « pacte autobiographique » défini par Philippe Lejeune. La fille de Michel de Crayencour n'en a pas moins construit, dans *Archives du Nord*, via l'un de ses ancêtres nommé Adriansen, une généalogie, sans doute imaginaire, qui rattache sa famille flamande à celle de l'empereur romain, devenu son « ascendant idéal », suivant la formule d'Henriette Levillain commentant les *Mémoires* (Foliothèque n° 17).

Mais il y a mieux encore pour nous convaincre que la romancière, sous la caution d'un « sérieux » d'historienne indubitable, projette obliquement dans celui d'Hadrien un « autoportrait » inavoué : la psychanalyse fait saillir la passion du père et l'« *imago* paternelle » sous le « signifiant impérial » ; « Hadrien, écrit P.-L. Assoun, devient le nom crypté de la figure parentale magnifiée de l'enfance. » Yourcenar s'approprie par l'écriture la « jouissance impériale » et la place du père, et se retrouve en même temps comme « fille-de-père à la fois chérie et secrètement humiliée » dans la figure d'Antinoüs adorant et blessé, et silencieusement réprobateur des excès de son amant.

L'élaboration du « roman familial » de l'auteur, qui implique éloignement à l'égard des données de l'existence réelle, est représentée dans le « roman » d'Hadrien par la distance que celui-ci creuse vis-à-vis de ses « familles » successives — naturelle et impériale — pour aboutir à la « famille selon son cœur », dans l'analyse que propose A.-M. Monluçon.

Quel fut le véritable Hadrien ? J.-P. Bigel, en rappelant les données historiques les plus fiables, confronte le personnage yourcenarien à ses sources.



## LE TRACÉ D'UNE VIE HUMAINE MARGUERITE YOURCENAR (1903-1987)

Gérard Péliissier

*Le tracé d'une vie humaine est aussi complexe  
que l'image d'une galaxie.*

*Le Labyrinthe du monde.*

*Solitude... Je ne crois pas comme ils croient,  
je ne vis pas comme ils vivent, je n'aime pas  
comme ils aiment... Je mourrai comme ils  
meurent.*

*Feux.*

*Peu d'hommes aiment longtemps le voyage, ce  
bris perpétuel de toutes les habitudes, cette  
secousse sans cesse donnée à tous les  
préjugés. Mais je travaillerai à n'avoir nul  
préjugé et peu d'habitudes.*

*Mémoires d'Hadrien.*

### DANS LE SILLAGE D'UN PÈRE : 1903-1929

Marguerite de Crayencour naît le 8 juin 1903 à Bruxelles. Sa mère Fernande (née Cartier de Marchienne) meurt quelques jours après. De son père, Michel de Crayencour, un aristocrate fortuné de cinquante ans quand elle naît, dont la réputation est d'être homme à femmes et de jeu, Yourcenar dira qu'il fut un « aventurier qui aime les lettres et s'instruit par la vie ». Il sera, la prime enfance passée, son Pygmalion : il lui inculque un goût invétéré pour le nomadisme, ne se séparant jamais d'elle dans ses propres pérégrinations en France comme à l'étranger ; il est son maître d'école, très tôt lui apprend le latin, le grec, l'emmène au théâtre, l'immerge dans les œuvres de la littérature pour lesquelles il lui transmet sa passion, lors de lectures communes à voix haute. Leur connivence intellectuelle ne pouvait que s'accroître avec le temps : à seize ans, la jeune fille compose un poème dialogué, *Icare*, son père lui propose de le faire éditer à compte d'auteur ; ensemble ils cherchent un nom d'auteur : Mag Yourcenar, anagramme de Crayencour. C'est ensemble qu'ils visitent au printemps la villa Adriana en 1924 ; c'est à lui qu'elle doit un certain mépris de la féminité, un regard que l'on a pu dire masculin sur le monde, une liberté de mœurs qui est d'abord libération intellectuelle et acceptation de sa sensualité ; peu de temps avant sa mort, il lira *Alexis* et par son approbation confirmera en quelque sorte sa fille dans la voie qu'elle s'est choisie. Son souvenir sera longtemps refoulé avant d'occuper une place considérable dans la mémoire de la femme âgée et dans l'œuvre : exactement au centre du *Labyrinthe du monde*, cette trilogie autobiographique que Yourcenar a consacrée à l'histoire de sa famille. Cet homme, qui d'un certain point de vue fut « à peine un père », lui légua le premier, avant l'Hadrien ou le Zénon de la rêverie créatrice, « la leçon immédiate d'une très belle existence réussie, quand de l'extérieur cela paraissait une vie folle et manquée ».

De la production poétique de l'adolescente, ses « Juvenilia », se dégage le sentiment d'une grande défiance à l'égard du narcissisme et de la sincérité ; déjà

l'érudition ou l'imitation, l'exercice de style servent d'écran ; et à l'exception de *Feux*, l'œuvre gardera toujours ce drapé, la confiance supposant la médiation d'une figure romanesque, l'autobiographie tournant quant à elle à la généalogie avec figure de proue. Dans les années vingt s'enracine l'œuvre romanesque à venir : de 1921 à 1925, Yourcenar écrit les cinq-cents pages de *Remous*, « ample fresque romanesque s'étalant sur plusieurs siècles et sur plusieurs groupes humains reliés entre eux soit par les liens du sang, soit par ceux de l'esprit » mais n'en conserve que trois fragments publiés en 1934 sous le titre *La Mort conduit l'attelage* ; ces trois fragments réécrits donneront *L'Œuvre au noir* en 1968, *Anna soror* en 1981 (peu de retouches), *Un homme obscur* et *Une belle matinée* en 1982 (ces trois derniers textes étant réunis sous le titre *Comme l'eau qui coule*). Si l'on prend en compte le projet d'Hadrien auquel Yourcenar a travaillé assidûment de 1924 à 1929, l'œuvre yourcenarienne semble ainsi sortie de cette véritable matrice que sont ces « projets de la vingtième année », mais « [s'étant] chargée d'un fardeau qu[elle] ne pouvai[t] pas porter », elle détruit ces ébauches ; « en fait de livre, il faut savoir attendre », dira-t-elle plus tard. C'est dans ses carnets de notes de *L'Œuvre au noir* qu'elle éclaire le mieux cette poétique de la refonte, fondée sur le caractère pauvre, ressassant, obsessionnel de toute rêverie créatrice originale :

Chaque écrivain ne porte en soi qu'un certain nombre d'êtres. Plutôt que de représenter ceux-ci sous les traits de personnages nouveaux, qui ne seraient guère que des personnages anciens prénommés autrement, j'ai mieux aimé approfondir, développer, nourrir ces êtres avec qui j'avais l'habitude de vivre, apprendre à mieux les connaître à mesure que je connais mieux la vie, perfectionner un monde déjà mien. « Je n'ai jamais compris qu'on se rassasiât d'un être », fais-je dire à Hadrien parlant de ses amours. Je n'ai jamais cru non plus que je puisse me rassasier d'un personnage que j'avais créé. Je n'ai pas fini de les regarder vivre. Ils me réserveront des surprises jusqu'à la fin de mes jours.

Deux ouvrages toutefois sont achevés : en 1926, une biographie de Pindare que Grasset n'éditiera qu'en 1932, témoignant de la fascination que la Grèce exerce déjà sur elle ; en 1928, un court roman, *Alexis ou le Traité du vain combat*, roman à la première personne où pour la première fois Yourcenar tente de restituer de l'intérieur (rien d'humain ne devant nous être étranger et l'âge et le sexe n'étant en matière de création littéraire que des contingences secondaires), dans une lettre-confession à son épouse, l'histoire d'un jeune homme décidé à reprendre sa liberté en assumant ses penchants homosexuels. Premier succès critique : un auteur est né.

## LES ANNÉES BOHÈME : LES ANNÉES TRENTE

La mort de son père et la liquidation de l'héritage consécutive à la crise de 1929 vont offrir à la jeune femme « dix ou douze ans de luxueuse liberté », de nomadisme pur en Europe, avec cependant un foyer : la Grèce qu'elle découvre de 1932 à 1939. Nomade, Yourcenar l'est aussi dans l'ordre sentimental, ce qui est l'occasion d'afficher sa volonté de séduire et de dominer plus encore que sa bisexualité ; la passion qu'elle éprouve jusqu'à la névrose pour André Fraigneau, son éditeur chez Grasset, et qui confirme chez elle ce désir d'être aimée par un homme qui n'aime que les hommes, désir qui réapparaîtra à la fin de sa vie et qui hante l'œuvre, est à l'origine des deux ouvrages les plus personnels de Yourcenar : *Feux* (1936) et *Le Coup de grâce* (1939). *Feux* est composé de neuf « proses lyriques », nouvel avatar de détournement mythologique, séparées d'aphorismes sur la passion. Ces « théorèmes de la passion » et les « récits qui les illustrent » sont à la fois le « compte-rendu d'une crise intérieure » et la dénonciation qui sera récurrente chez Yourcenar d'une double mystification : celle qui tourne autour d'une notion de

l'amour « très française, littéraire et romantique » et celle qui consiste à penser que la libération du discours sur le sexe entraînerait plus de liberté pour les corps (et qui préfigure étonnamment le Foucault de l'*Histoire de la sexualité*). *Le Coup de grâce* a pour toile de fond les guerres baltes de 1920 : c'est le premier roman historique de l'auteur même si l'essentiel est dans la mise en scène, d'une violence presque racinienne jusque dans le rituel de mise à mort final, de l'amour de Sophie pour Eric qui ne peut aimer que Conrad, le frère de Sophie ; si par sa forme (une confession) et son style, ce roman rappelle *Alexis*, il permet surtout à Yourcenar de liquider par transfert une passion sans issue.

Ces années trente ont été également celles d'une reconnaissance par le milieu littéraire parisien du talent de Yourcenar, même si le succès public n'assure pas encore à l'auteur la notoriété que lui vaudront les œuvres d'après-guerre. Dès 1931 un second roman, pour lequel elle s'inspire de l'aventure amoureuse de son père et qui met aux prises déjà une femme entre deux hommes, la fait connaître : *La Nouvelle Eurydice* ; elle le reniera farouchement comme trop romanesque mais un critique averti souligne au contraire la propension de l'auteur à être « un moraliste plus qu'un romancier ». *Denier du rêve* paru en 1934 sera réécrit en 1959 : il montre par son intrigue « mi-réaliste, mi-symbolique » que Yourcenar n'est pas indifférente aux événements de l'Italie fasciste (« Le fascisme me paraissait grotesque ; j'avais vu la marche sur Rome » dira-t-elle plus tard). *Les Nouvelles orientales* publiées en volume en 1938 témoignent quant à elles de lectures et d'un intérêt nouveau pour l'Extrême-Orient, ses littératures et ses mythologies dont la fin de la vie de l'auteur prouvera la prégnance, notamment avec l'intérêt porté à la vie et à l'œuvre de Mishima. Sa curiosité intellectuelle l'amène également à traduire l'œuvre du poète grec Constantin Cavafy, l'avant-dernier roman de Virginia Woolf, *Les Vagues*, et *Ce que savait Maisie* d'Henry James, mais Yourcenar refuse de distinguer traduction et écriture, ce qui la conduit à produire de belles infidèles, dans un geste d'appropriation qu'elle réitérera ensuite avec sa traduction des Negro Spirituals américains en 1964 (*Fleuve profond, sombre rivière*) ou de poèmes grecs anciens en 1979 (*La Couronne et la Lyre*).

## DU TEMPS IMMOBILE (1939-1949) AU TEMPS DE L'ŒUVRE (1949-1968) : LA VIE AMÉRICAINE

Lorsque la guerre éclate, Marguerite Yourcenar dont la fortune est épuisée rejoint aux États-Unis Grace Frick, professeur, dont elle partagera les jours jusqu'à la mort de celle-ci en 1979. Elle l'a rencontrée à Paris en 1937 ; la passion que Grace a immédiatement éprouvée pour elle l'a aidée à se défaire de celle qu'elle-même éprouvait pour Fraigneau. Mais lorsqu'elle s'embarque pour New York, l'irréductible vagabonde qu'elle est ne se doute pas qu'elle ne reverra pas l'Europe pendant douze ans.

Les années de guerre et d'immédiat après-guerre sont difficiles : matériellement d'abord, même si dès 1942 elle devient professeur de littérature française dans une université à cent kilomètres de New York ; psychologiquement surtout, car la guerre et l'exil l'ont coupée du milieu littéraire qui était le sien dans les années trente. Peut-elle être encore écrivain ? En dehors de trois brèves pièces dont deux sont d'inspiration mythologique (*Le Mystère d'Alceste*, *Electre*), aucune œuvre d'envergure ne l'occupera pendant dix ans. Cependant à la Libération, elle fait le choix paradoxal de rester, comme en 1947 celui de la naturalisation américaine. Son patriotisme est linguistique et lui suffit, pour le reste elle est nomade. Le geste néanmoins, de même que l'installation définitive dans l'île des Monts-Déserts, au Nord-Est des États-Unis,

en 1950, dans une maison baptisée Petite Plaisance, vaut renoncement au nomadisme du cœur.

Le 24 janvier 1949 se produit un événement capital dans la vie de cet écrivain en panne : le retour d'une malle égarée à Lausanne en 1939 dans laquelle Yourcenar retrouve « l'un des anciens brouillons des premières pages d'*Hadrien* ». Il n'en faut pas davantage pour susciter le désir de mener à son terme ce projet conçu dès 1924 (et dont de 24 à 29 plusieurs versions avaient été rédigées puis détruites), repris en 1934, puis en 1936-37, mais toujours abandonné. La composition l'occupera désormais quasi exclusivement (Yourcenar se met en congé de son travail à l'université), jusqu'au début de 1951, date à laquelle Plon accepte de l'éditer : « Trois ans de travail continu, à ne faire que cela, à vivre en symbiose avec le personnage ». « Symbiose », sympathie, « participation constante, et la plus clairvoyante possible, à ce qui fut » : on n'arrive à cette « tentative de “recréer du dedans” l'histoire » que par vingt ans de lectures et de méditations préalables, d'échecs aussi. *Mémoires d'Hadrien* apporte le succès qui « passe toute attente », le début d'une reconnaissance qui excède le cercle étroit d'avant-guerre ; plus encore l'œuvre rend Yourcenar à l'Europe (« Mes livres appartiennent à l'Europe », aimait-elle à rappeler dans son grand âge) et à une nouvelle forme de nomadisme, assagi.

A partir de 1956 Yourcenar travaille à récrire *D'après Dürer*, paru en 1934. Ce travail intermittent jusqu'en 1962 sera poursuivi plus assidûment jusqu'à son terme en 1965. L'état de santé de Grace ne le permettant plus, à partir de 1962 Yourcenar renonce au voyage. Les travaux et les jours se succèdent alors à Petite Plaisance, centrés sur ce nouveau roman historique qui raconte au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle « la vie mouvementée, mais aussi méditative, d'un homme qui fait table rase des idées et des préjugés de son siècle pour voir ensuite où sa pensée librement le conduira ». Plus encore qu'« *Hadrien* », « *Zénon* » exprime l'éthique de l'auteur. « J'aimais Zénon comme un frère », dira Yourcenar et c'est à la mémoire de son père — faut-il s'en étonner ? — qu'elle dédicace ce récit de la vie d'un homme de la Renaissance du Nord qui implicitement la fait renouer avec ses propres origines. Par delà le conflit éditorial qui retarde de deux ans sa sortie mais pas son succès, *L'Œuvre au noir* avec lequel s'accomplissent les rêves de sa jeunesse fait de Yourcenar désormais ce qu'elle sera jusqu'à la fin : un des plus grands écrivains de langue française vivants.

## CONSÉCRATION, MÉDIATISATION, UN FAUTEUIL POUR DAME : 1970-1981

La décennie qui suit est à la fois celle de l'immobilisation du fait de l'état de santé de Grace qui mourra en 1979 et des actes de reconnaissance officielle : le prix Femina a consacré *L'Œuvre au noir* dès novembre 1968, Yourcenar est élue à l'Académie royale de Belgique le 27 mars 1971 avant de l'être à l'Académie française le 6 mars 1980, ce qui constitue une véritable révolution culturelle, sa réception en présence du chef de l'État ayant lieu le 22 janvier 1981. Les télévisions se succèdent à Petite Plaisance, avec plus ou moins de bonheur. Elle semble se prêter à ce jeu qui la statufie, sans doute n'oublie-t-elle pas cependant ce qu'elle écrivait à vingt-trois ans de la gloire de Pindare : « la gloire après tout n'est qu'une concession temporaire ».

Depuis 1966 et à la faveur de sa réflexion sur Zénon, Yourcenar a repris, avec l'aide de son demi-neveu, Georges de Crayencour, les recherches généalogiques sur sa famille qui l'avaient intéressée à l'époque de son ambitieux projet *Remous* ; elle se lance dans son ultime projet d'envergure : *Le Labyrinthe du monde*, consacré à l'évocation systématique de ses ancêtres, maternels dans *Souvenirs pieux* (paru en

1974), paternels dans *Archives du Nord* (paru en 1977). *Quoi ? L'Éternité* qu'elle laissera inachevé à sa mort et dont la publication sera posthume fait retour à Michel plus qu'à sa propre enfance et son adolescence, aux amours de Michel dont certains épisodes avaient inspiré *Alexis*.

### « LE TOUR DE LA PRISON » : 1981-1987

*Qui serait assez insensé pour mourir sans avoir fait au moins le tour de sa prison ?*

*L'Œuvre au noir.*

Sous le signe du retour, les dernières années de la vie de Yourcenar le sont aussi dans la mesure où, après une décennie d'immobilité et grâce à Jerry Wilson qui sera son compagnon de voyage jusqu'à sa propre mort en 1986, elle fait une dernière fois « le tour de la prison », élargissant à l'Égypte, au Japon, à l'Inde, à l'Afrique son périple, tout en restant fidèle dans ses nouvelles pérégrinations à l'Europe. Sa relation à Jerry n'est pas sans analogie avec celle d'Hadrien à Antinoüs ; sans doute poursuit-elle auprès de ce jeune homosexuel la quête entreprise dans les années trente auprès de Fraigneau. « Le regret : cette mémoire du désir », notait-elle dans son *Pindare*. En 1982, elle publie *Comme l'eau qui coule* et entre de son vivant dans la prestigieuse collection Pléiade chez Gallimard. C'est l'époque où elle souhaite comme Hadrien, comme Zénon, que la vie lui permettra de « mourir les yeux ouverts ». La vie n'étant pas toujours bonne fille, Yourcenar mourra le 17 décembre 1987 des suites de l'attaque cérébrale qui l'a surprise le 8 novembre précédent.

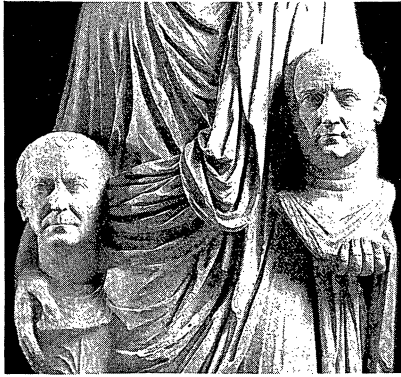
#### BIBLIOGRAPHIE

• Trois ouvrages essentiels et complémentaires :

Un livre d'entretiens : *Les Yeux ouverts*, entretiens avec Mathieu Galey, éditions du Centurion, 1980, repris dans Le Livre de poche.

Une biographie : Josyane Savigneau, *Marguerite Yourcenar, l'invention d'une vie*, Gallimard, 1990, repris en Folio.

Un portrait : Michèle Sarde, *Vous, Marguerite Yourcenar, la passion et ses masques*, Robert Laffont, 1995.



## LES MAÎTRES DE MARGUERITE : ÉPICURE OU ÉPICTÈTE ?

*Catherine Bouttier-Couqueberg*

*Je ne t'ai fait ni céleste ni terrestre afin que de  
toi-même tu achèves ta propre forme.*

Pic de la Mirandole.

Un biographe souvent choisit son sujet par sympathie, parce qu'il discerne en lui une ressemblance avec son caractère ou ses idées ; à l'extrême, il peut s'y refléter au point de devenir « secrétaire de soi-même » (*Y.O.*<sup>1</sup> p. 147). Marguerite Yourcenar a exposé, dans les « Carnets », comment elle s'est « reconstruit la culture d'Hadrien », a lu ce qu'il pouvait avoir lu, s'est même attachée à écrire en grec ses pensées. Dans cette osmose, tout en restant fidèle à la vraisemblance historique, elle prête à l'empereur (ou retrouve en lui ?) ses façons de penser ou de sentir. Les unit un même goût de l'hellénisme : tous deux ont beaucoup voyagé en Grèce, M. Yourcenar lit le grec depuis l'âge de 12 ans et en a traduit de nombreux textes (est-ce un hasard si elle a placé le « i » grec à l'initiale de son pseudonyme ?), les adversaires d'Hadrien l'avaient surnommé le Grec.

La romancière a caché avec soin ses secrets intimes, a refusé dans les interviews toute indiscretion et n'a accepté de répondre qu'aux questions sur son métier d'écrivain. Elle fuit le « Je » car toujours elle veut « sortir de l'anecdote, enfermée dans un cadre très étroit et tâcher de montrer ce qui se trouve derrière, une flamme dure », la vie de la pensée, la plus essentielle. Les épisodes du roman d'Hadrien servent ainsi à manifester son parcours philosophique : ses choix, comme ceux de M. Yourcenar, sont souvent inspirés des pensées stoïcienne et épicurienne, infléchies par les événements et par leurs passions ou leurs failles<sup>2</sup>.

### UNE RECHERCHE PHILOSOPHIQUE

Hadrien, écrivant à la fin de sa vie, peut établir un bilan de ses conquêtes comme de ses errances, mais dans cette diversité, ce pêle-mêle de matériaux composites, il ne trouve de plan que factice. Il décrit ses actes mais son Moi lui échappe, « sa forme lui semble presque toujours tracée par la pression des circonstances, ses traits se brouillent comme une image reflétée sur l'eau. » Sa lucidité, son honnêteté dans l'introspection témoignent de son exigence philosophique : il cherche une vérité de soi et souhaite qu'elle puisse prendre valeur générale ; en s'observant, il veut comprendre quelque chose de l'homme par des moyens plus fiables que les lectures ou l'espionnage d'autrui<sup>3</sup>.

Il faut à la fois plonger en soi et sortir de soi pour trouver à son être d'autres causes que le hasard, rechercher « les raisons d'être, les points de départ, les

1. Abréviations employées : *Y.O.* *Les Yeux ouverts*, entretiens avec Matthieu Galey, Poche, 1980 ; « Carnets » « Carnets de notes des *Mémoires d'Hadrien* », Folio, 1974 ; *M.H.* *Mémoires d'Hadrien*, Folio, 1974.

2. L'adresse à Marc Aurèle, empereur en 161, philosophe stoïcien, auteur des *Pensées pour moi-même*, permet à Hadrien de marquer son obédience à la doctrine et ses divergences.

3. Ce paragraphe résume les réflexions notées dans les *Mémoires d'Hadrien* p. 30 à 34.

sources. » L'âme se déshonore, soutient Marc Aurèle (II, 15), « quand elle laisse aller son activité sans but, qu'elle exécute quoi que ce soit au hasard et sans suite alors que la moindre de nos actions devrait satisfaire au rapport de finalité. » Hadrien et Marguerite semblent avoir pratiqué tôt ce travail sur soi, selon l'invite d'Épicure : « Que personne parce qu'il est jeune ne tarde à philosopher, ni parce qu'il est vieux ne se lasse de philosopher, car personne n'entreprend trop tôt ou trop tard de garantir la santé de l'âme<sup>1</sup>. » Ni l'un ni l'autre ne vit à l'abandon, ils ne cessent de se saisir ou se ressaisir suivant les préceptes d'Épicure : « Continûment exerce-toi, pratique ! » ou d'Épictète : « On ne devient pas soudain un homme courageux, il y faut de l'exercice, de la préparation<sup>2</sup>. » La romancière se fond dans son personnage grâce aux techniques de méditation qu'utilise l'empereur pour gouverner librement sa pensée : « faire un total silence des idées, table rase de tout [...], arriver à un niveau de sérénité où les choses se reflètent comme dans une mer calme<sup>3</sup>. »

M. Yourcenar, pour dire cette élaboration d'une personne par ses actes et sa réflexion, a choisi une forme toute romaine (*Y.O.* p. 140) : la lettre de direction (rappel des *Lettres à Lucilius* de Sénèque), monologue logiquement construit, analyse rationnelle menée pour l'édification d'autrui. Les titres des chapitres soulignent les progrès d'Hadrien. « Petite âme errante », homme « bigarré », il parvient à des équilibres plus ou moins précaires : « tellus stabilita, disciplina augusta, patientia » mais, grâce à l'analyse de soi, il peut soigner ses détresses car « ceux qui n'observent pas les mouvements de leur âme, il est fatal qu'ils soient malheureux » (Marc Aurèle II, 8). La sagesse en effet se fixe pour but le contentement. « Il faut avoir souci de ce qui produit le bonheur puisque, s'il est présent, nous avons tout » écrit Épicure, « la vertu promet de créer en nous bonheur, impassibilité, calme » affirme Épictète (I, 4, 3) et M. Yourcenar leur fait écho : « tout bonheur est un chef-d'œuvre. »

#### LA MODULATION DES DÉSIRES<sup>4</sup>

Le plaisir, « principe et fin de la vie bienheureuse » (Épicure 128), est signe et récompense d'une harmonie atteinte. Hadrien, doté, comme M. Yourcenar<sup>5</sup>, d'une nature sensuelle, goûte avec enthousiasme toutes les joies du corps : repas ou pratiques sportives, agrément des jardins ou voluptés érotiques. Épicuriens au sens vrai du terme, ils n'ont rien de « pourceaux d'Épicure » mais aiment la délicatesse et le raffinement en esthètes du plaisir. Le contact, l'émotion sensuelle deviennent même techniques de connaissance, « approche de l'Autre » ; l'amour est « bien davantage un envahissement de la chair par l'esprit qu'un simple jeu de la chair » (*M.H.* p. 23). Cette recherche du plaisir, conformément aux préceptes épicuriens, tient plus de l'ascèse que de la glotonnerie. Le mets idéal contente l'appétit, satisfait le besoin (*M.H.* p. 16-19) et, dans sa pureté originelle, relie l'homme à la Nature — l'eau de source « fait couler en nous le sel [...] de la terre et la pluie du ciel » — alors qu'amateur de cuisines compliquées, il devient esclave de son estomac. Or il convient non « de faire dans tous les cas usage de peu (austérité qu'Hadrien reproche à Marc Aurèle) mais au cas où nous n'aurions pas beaucoup ». Car le plus grand des biens est de se suffire à soi-même.

1. Épicure, *Lettre à Ménécée* 122 dans *Lettres, maximes et sentences*, Classiques de Poche, 1994, trad. J.-F. Balaudé.

2. *Entretiens* I, 2, 32 dans *Les Stoïciens*, Gallimard, Pléiade, 1975, trad. E. Bréhier.

3. *Y.O.* p. 145 ; Hadrien adopte des techniques similaires (*M.H.* p. 53).

4. Titre que G. Rodis-Lewis donne à un chapitre de sa lumineuse étude *Épicure et son école*, Idées, Gallimard, 1975.

5. Ainsi qu'on la devine dans la biographie de J. Savigneau : *M. Yourcenar, l'invention d'une vie*, Gallimard, 1990.